

MARTHE LAVERDIÈRE

*100% nature*  
C O N F I D E N C E S

## CHAPITRE 1

# LE BESOIN D'AMOUR

Je suis née en 1963 dans une famille de sept enfants. Huit, si on compte ma sœur aînée Mireille, morte à la naissance. Papa nous a toujours dit qu'elle avait comme un gros bouton sur le ventre. Une malformation... Je ne sais pas. Papa parlait peu de Mireille, mais cette sœur fantôme, moi je lui ai souvent parlé.

Papa m'avait dit, un jour, qu'elle était au ciel. Le ciel, pour une enfant des années 1960, c'était un endroit merveilleux sur les nuages. Alors j'imaginai souvent Mireille. Je la voyais de dos, en train de courir sur les nuages. Dans mes rêves, je ne pouvais jamais courir aussi vite qu'elle et la dépasser pour voir sa figure. Mais je me disais qu'elle devait être très souriante, car elle vivait sur les nuages avec maman.

Eh oui, ma mère Thérèse est morte quand j'avais deux ans et demi. Mon père Antonin a toujours dit : « Deux ans *et demi*. » La demie avait l'air bien importante pour lui. Il voulait sûrement se convaincre que j'avais eu assez de temps pour être avec ma mère. Mais deux ans et demi... C'est rien. C'est même pas assez pour se souvenir de son visage. C'est sûrement pour ça

que Mireille et maman n'ont jamais eu de visage pour moi. Je les ai toujours imaginées de dos à courir devant moi sur les nuages... Inaccessibles, elles me laissaient toujours seule. Et cette solitude que j'ai ressentie très jeune allait faire de moi une femme qui ne voulait surtout pas que les gens la voient faible et terrifiée à l'idée d'être abandonnée de nouveau. Perdre sa mère à deux ans et demi, c'est ressentir un sentiment d'abandon qui ne part plus jamais. Alors très vite, j'ai voulu comprendre comment ça s'était passé.

Ma naissance a eu lieu à 7 heures du matin le 23 mars 1963, à l'Hôtel-Dieu de Lévis. C'est l'hôpital qui dessert Bellechasse. Je connais l'heure précise, car à chacune de mes fêtes, mon père me rappelait deux choses : premièrement, c'était un magnifique matin de printemps ensoleillé et, deuxièmement, il était 7 heures pile quand il a entendu mon premier cri. Cri qu'il avait eu peur de ne pas entendre.

Dans ce temps-là, les hommes n'entraient pas dans les salles d'accouchement. On leur disait encore : « Allez fumer dans le passage et tout ira bien ! » Mais même de là, on pouvait deviner que ma naissance ne s'annonçait pas de tout repos.

Maman avait ses contractions et le médecin, voyant que j'arrivais les fesses devant, voulait faire une césarienne. Il y avait une religieuse infirmière pour l'assister. Elle devait être autoritaire, car elle a dit au médecin : « Je reviens d'Afrique, et là, on ne fait pas de césarienne. Ça va passer plié en deux ! » Elle avait de la poigne, la capine, pour faire changer d'avis un médecin.

Je devais m'appeler Gyslaine, mais le destin a voulu que mon nom change assez rapidement. Papa me disait que, du passage, il entendait tellement ma mère se lamenter qu'il a

promis ceci : « Si ce bébé-là survit, pis si c'est une fille, on va l'appeler Marthe comme ma sœur. » Ma tante Marthe Laverdière était morte un peu avant en donnant naissance à une petite fille. Encore une autre qui courait sur les nuages.

Après un accouchement vécu dans la peur par ma mère, je suis venue au monde avec deux séquelles. Je les ai découvertes plus tard dans ma vie : une claustrophobie extrême et une peur terrible de mourir sans avoir pleinement vécu. Deux choses qui ont modelé mon caractère et que je résume souvent ainsi : « On ne me coince pas dans un coin, et surtout, achalez-moé pas avec les détails ! » J'ai trop envie de vivre pour m'enfarger dans les fleurs du tapis.

À mon baptême, j'ai reçu le nom de Marie Gyslaine Marthe Laverdière. Même avec un prénom assez rare, j'ai eu toute ma vie la chance de voir mon nom complet écrit sur une pierre tombale. La pierre de ma tante Marthe, bien sûr. De quoi vous pousser à vivre à 100 milles à l'heure !

Avec un départ si marquant dans la vie, ce dont j'avais le plus besoin c'était, je crois, de me coller à ma mère le plus longtemps possible pour oublier ce traumatisme que nous venions de vivre ensemble. Mais la vie décide souvent par elle-même, et ce, sans consulter personne. Maman a attrapé un virus qui l'a rendue très malade.

On m'a dit qu'elle était allée à l'hôpital quelque temps, puis était revenue à la maison. Elle est ensuite retournée à l'hôpital pour y finir ses jours.

Le seul souvenir lointain que j'ai d'elle, c'est une voix. J'avais dû attraper un rhume, à l'époque. Dans mes souvenirs,

je me vois dans la cuisine chez nous, quand tout à coup, est entré dans la maison un grand homme, habillé d'un complet foncé, avec une valise à la main. D'instinct, je savais qu'il venait pour moi. Je suis partie à la course pour me cacher et suis entrée dans la chambre. Dans le lit, il y avait quelqu'un. J'y ai grimpé et cette personne m'a dit: « Ne te raidis pas, ça va faire moins mal. » Puis l'homme m'a piquée sur les fesses avec une grosse seringue.

Papa m'a dit que c'était maman qui était couchée là, malade, mais c'est si flou. Si vous saviez comme je regrette de n'avoir regardé que sa main, qui me tenait le bras, plutôt que son visage. Car le visage de ma mère, pour moi, ne sera jamais tridimensionnel, mais plat comme une photo et souvent un peu flou. Pas de forme, pas d'odeur et même pas de couleurs. Un souvenir en noir et blanc. Si les femmes d'aujourd'hui savaient la valeur d'une mère pour un enfant, elles profiteraient de chaque petit moment pour être avec les leurs.

Après être restée à la maison, maman a fini par être hospitalisée. Quelques jours avant qu'elle parte pour le paradis, comme on dit, l'hôpital avait accepté que tous ses enfants aillent la voir. Dans ce temps-là, les enfants n'étaient pas admis lors des visites à l'hôpital, il fallait vraiment avoir une raison sérieuse pour y accéder. Sérieuse, je te crois, elle allait mourir.

Il paraît qu'elle nous a donné à chacun un petit cadeau, trouvé à l'hôpital. Une lumière pour regarder dans les oreilles ou une plume rose pour écrire, par exemple. Les soins hospitaliers n'étant pas gratuits dans ce temps-là, papa n'aurait jamais eu les moyens d'acheter ces petits présents. Moi, il paraît que je voulais embarquer dans le lit avec elle. Ma sœur Johanne, qui a

huit ans de plus que moi, avait réussi à se coller assez pour avoir la tête sur sa poitrine. Maman et papa parlaient à demi-mot de son départ. Elle lui disait que tout irait bien... de ne pas s'en faire quand elle serait partie. Elle avait pris soin de mettre sa main sur l'oreille de Johanne pour ne pas qu'elle entende qu'elle partait. Douce attention et dur moment pour une femme de 39 ans qui doit laisser sa famille de sept enfants. La plus vieille avait 13 ans et moi, le bébé, j'avais deux ans et demi... La demie est ben importante.

Peu de temps après, ma mère est morte sans sa famille. De Saint-Lazare à Lévis, il y a une trotte et papa n'avait pas d'auto dans ce temps-là. Il lui fallait prendre l'autobus. Ce jour-là, il est arrivé trop tard. Quand il est entré dans la chambre, maman avait arrêté de respirer, mais regardait la porte, comme pour lui dire qu'elle l'avait attendu jusqu'à la fin. Papa ne s'en est jamais vraiment remis, de ce regard-là, je crois. Mais comment peut-on retenir une vie qui doit partir, assez longtemps pour dire au revoir ?



De la mort de ma mère, je conserve sa photo mortuaire, que j'ai reçue de mon père à l'adolescence. C'est la seule photo qu'on avait d'elle dans le cercueil, en couleurs en plus. Pour bien voir le maquillage de mauvaise qualité de ce temps-là, qui ne cachait à peu près pas la teinte bleutée de la mort sur ses joues. J'ai aussi reçu le crucifix de la tombe. On aurait dit que tout ce qui représentait la mort me revenait. À l'époque, j'ai vu ça un moment comme une punition, pour me rappeler que je ne l'avais pas connue. Aujourd'hui, je considère ça comme une marque d'amour, une façon de me permettre de me souvenir qu'elle a été là pour moi jusqu'au bout.

Ce n'est pas parce qu'on ne se rappelle pas une personne qu'elle ne nous manque pas.

Souvent, enfant, mes tantes disaient : « Elle est chanceuse, elle. Elle ne l'a pas connue, sa mère. » Je détestais ça. C'était comme si on m'enlevait le droit de m'ennuyer de maman. À force de me le faire dire, j'ai décidé que ma mère s'appellerait non plus Thérèse Goupil, mais Antonin Laverdière. Pauvre papa, qui avec nous devait osciller entre tendresse et fermeté. Mais c'est sa tendresse qui est restée en moi.

Je me rappelle un jour où je jouais à la cachette avec mes sœurs. Dans mes souvenirs, c'est un dimanche après-midi. Papa nous avait demandé de ne pas jouer à l'étage. Souvent, il disait ça quand il voulait aller faire son roupillon d'après-midi. Mais tu sais ce que c'est qu'un enfant ! Je n'ai pas écouté et j'ai voulu me cacher en haut. Je courais, insouciant, comme tout enfant de cet âge, quand je suis tombée nez à nez avec mon père qui était assis sur le bord de son lit. Il avait dans les mains la carte funéraire de maman. Je crois que c'est la première fois que je remarquais ce carton. La photo de ma mère était celle de son mariage. L'éditeur avait pris seulement le visage de maman et avait marqué en dessous « Thérèse Goupil épouse d'Antonin Laverdière ».

Papa pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Il m'a regardée l'air un peu fâché et m'a demandé de descendre au plus vite. J'ai eu peur qu'il ne m'aime plus. Je ne sais pas pourquoi, je craignais d'être abandonnée. Mais au lieu de l'écouter, je lui ai demandé pourquoi il pleurait. Il m'a répondu qu'il ne pouvait plus être avec elle et qu'il commençait à oublier son odeur.

Pour un enfant, le deuil et surtout l'odeur n'ont pas d'importance. Mais le mot «oubli» m'a frappée ce jour-là. L'oubli faisait mal à mon papa, alors il ne fallait pas que j'oublie. Mais j'ai ressenti aussi comment l'amour était beau et grand. Combien je voulais être appréciée de tout le monde! Alors la petite Marthe a commencé à essayer de comprendre pourquoi on aime quelqu'un et, surtout, quoi faire pour se faire aimer. Car selon mon raisonnement, quand on est aimé, on n'est pas seul et personne ne nous abandonne.

Le père Noël m'a fourni les premiers éléments de réponse. Je me rappelle, j'étais assise devant la télé en noir et blanc, un après-midi. Je n'allais pas à l'école et Sylvie, ma sœur aînée, était avec moi. Elle était dans la cuisine, et moi, juchée sur le dossier du fauteuil, j'écoutais une émission où le père Noël disait: « Si tu es gentil et sage, tu auras de beaux cadeaux et tout le monde t'aimera... » Crois-le ou non, ce n'est pas le mot «cadeau» qui attira mon attention dans cette phrase, mais les mots «GENTIL» et «AIMER». Ma réflexion d'enfant associa très vite que l'amour arrive par la gentillesse. Alors la petite fille que j'étais, qui voulait tant savoir comment être aimée, devint la plus gentille de toutes les petites filles du monde.

Je n'arrêtais pas de penser à des façons d'être gentille. Puis, un jour où j'étais avec papa dans la grange, je lui ai passé un outil pour travailler. Il m'a dit: « Comme tu es fine, j'aime ça quand tu es avec moi! » Il n'avait pas à en dire plus: je me suis mise à le suivre partout!

Mon père avait une petite ferme rustique. On ne possédait pas de tracteur, seulement deux chevaux, Prince et Kate, qu'il attelait à ses machines agricoles. On avait la faucheuse, la herse, la machine à labourer, différentes voitures, etc. Tout



se faisait à la main. Mon père était constamment dehors. Et moi aussi, forcément.

Je le suivais quand il labourait. Imagine labourer un seul rang à la fois en marchant derrière le cheval. À ce rythme-là, labourer un champ au complet prenait plusieurs jours. Alors je marchais derrière lui.

L'hiver, papa attelait la *sleigh*. Il y mettait des fourches de fumier et on allait avec Prince dans les champs faire des tas que papa étendrait au printemps sur la terre.

Quand il fauchait, je m'assois sur le bord de la clôture. Pas question de rester près de lui, c'était trop dangereux. Mais j'étais souvent là, à le regarder. J'ai souffert de bien des choses, mais pas au niveau de mon complexe d'Œdipe. Papa était mon prince charmant et, comme maman était partie, il n'y avait plus de princesse pour le distraire.

Souvent, je lui faisais des petites cartes avec des dessins dessus, que je cachais sous son assiette durant le repas. J'étais sûre qu'il les verrait, car dans ce temps-là, on mangeait souvent de la mélasse avec du pain pour dessert. Pour sauver de la vaisselle, on essuyait notre assiette avec du pain, puis on la virait de bord pour mettre la mélasse dans l'assise de celle-ci. Quand papa tournait son assiette, j'étais aux anges de le voir découvrir mes petites cartes d'amour.

Mes petits papiers devaient lui faire plaisir, parce qu'il les a gardés toute sa vie. Après sa mort, Simone, sa femme, me les a redonnés. Je les ai tous relus. J'ai ressenti la même joie et le même amour qu'à cet âge. Je lui en faisais pour Pâques, Noël, la fête des Pères, et bien sûr, sa fête. Dans toutes ces

cartes, ce qui m'a frappée, c'est que je lui souhaitais le bonheur et la santé, deux choses que la vie m'avait montrées comme étant inséparables.

J'avais toujours peur que papa tombe malade. Car pour moi, «maladie» rimait avec «perte». La vie m'avait montré qu'avec la maladie vient inévitablement la mort. À ce moment-là, je ne faisais pas la différence entre une maladie mortelle et une gripette. Alors, lui souhaiter la santé dans chaque carte, c'était comme me doter d'un bouclier pour ne pas perdre le seul parent qu'il me restait. Les parents, pour un enfant, sont comme une ancre logée profondément dans le sable de la mer.

À l'époque où maman est morte, en 1965, il n'était pas rare que des enfants deviennent orphelins. Dans ces années-là, la médecine n'étant pas ce qu'elle est aujourd'hui, beaucoup mouraient de maladie, en accouchant ou des suites d'accidents. Juste dans ma classe, au primaire, deux fillettes avaient perdu leur père. Mais une veuve n'était pas vue comme un veuf. Il était normal qu'une femme garde ses enfants et, souvent, elle se remariait très vite. Comme la plupart des femmes ne travaillaient pas à l'extérieur, la présence d'un pourvoyeur était essentielle. À l'inverse, il n'était pas rare de voir un veuf donner ses enfants à d'autres membres de la famille, ou bien c'est la protection de l'enfance qui s'en mêlait. Il était mal vu qu'un veuf garde seul ses enfants. Et pour les mauvais pensants, nous étions six filles et un garçon.

Je veux tout de suite te rassurer sur mon père: jamais il n'aurait pu être indécent ou vulgaire avec ses enfants. D'ailleurs, il était si scrupuleux que je ne l'ai jamais vu en

sous-vêtements. Même la nuit ! On n'avait pourtant qu'une toilette, au rez-de-chaussée. Malgré tout, il prenait le temps de mettre ses pantalons pour aller faire pipi. Je le sais, parce qu'il passait devant la porte de ma chambre pour descendre.

Très vite, nous les petits, on s'est rendu compte que plusieurs personnes voulaient nous ôter à notre père. On nous avait tous trouvé une place dans d'autres familles. Moi, je devais aller chez Jeanne, ma marraine dont je vous ai déjà parlé. Papa a eu peur de nous perdre et sa crainte nous a profondément atteints. Personne, à moins de l'avoir vécu, ne peut comprendre cette instabilité. Perdre sa mère étant jeune est énorme. Si l'on ajoute à ça la perte de son père, de ses sœurs, de son frère et le fait de se retrouver dans une autre famille, si gentille soit-elle, la situation devient affreuse. Heureusement, ce plan a été abandonné.

On dit qu'on forme son caractère de zéro à six ans. Moi, j'en ai mangé une maudite, si je me fie à cela. On ne devrait jamais penser enlever un enfant à son parent, à moins de violence. Dans notre cas, papa a toujours été doux. Un peu ronchon, peut-être, durant son deuil. Mais jamais sans amour. Il aurait donné sa vie pour ses enfants. D'ailleurs, il l'a donnée. Il nous a fait passer avant lui en tout, tout le temps. Il s'est privé de tout pour nous le donner. Et le peu qu'il a eu, il l'a partagé. Dans mes yeux d'enfant, mon père était un héros. Avec mes yeux de femme adulte, je le vois comme un être extraordinaire.

C'est sûrement en suivant son exemple qu'on disait, quand on se chicanait : « On se chicane pas... on discute fortement ! » Ah pour ça, on a souvent discuté fortement ! Sept enfants, ce n'est pas toujours de tout repos.

Un souvenir avec mes sœurs Josseline et Patricia me revient. C'était un soir d'automne et notre père n'était pas là. Il suivait des cours à Lévis, tous les soirs de la semaine. Il avait eu le courage de finir son secondaire. Comme bien des gens nés en 1926, papa avait une septième année réussie... mais rien qu'une septième. Il tenait à faire tout son secondaire. Je crois qu'il voulait ainsi nous montrer l'importance des études.

Donc mes sœurs et moi, nous nous gardions toutes seules. On avait, en haut chez nous, comme une pièce de grenier. Cet appartement n'était pas isolé ni fini. La porte était en bois avec un crochet pour la fermer. Rien de *fancy*. On y mettait des guenilles, des décorations de Noël, de vieilles bottes et un énorme coffre en bois. Il était assez long, mais pas très large, et était surmonté d'un couvercle. Pour te donner une idée, il ressemblait énormément à un cercueil. Comme il nous arrivait d'écouter des films de vampires et autres horreurs au canal 11 (Radio-Canada), on l'avait baptisé «le cercueil à Dracula». Je pense qu'il était peint en beige.

Patricia et moi étions deux espiègles. Josseline était plus calme et douce. Moins aventurière que nous. Nous avons décidé de lui jouer un tour, un soir où on serait seules, toutes les trois. Patricia irait se coucher dans le coffre sans être vue. Moi, j'amènerais Josseline, qu'on appelait «la petite blanche», dans le grenier, et là, avec pour seule lumière une lampe de poche, je la ferais entrer. Patricia ouvrirait doucement le couvercle de l'intérieur, juste pour qu'on voie ses mains sortir du cercueil et moi, à ce moment-là, j'enfermerais Josseline dans le grenier!

On a mis notre plan à exécution un soir où papa était à ses cours. Patricia a prétexté qu'elle allait se coucher, et moi, j'ai dit à Josseline que j'avais trouvé quelque chose au grenier.

Quand Patricia a soulevé le couvercle du coffre et glissé ses doigts à l'extérieur, Josseline a eu tellement peur qu'elle a défoncé la porte, arraché le crochet et fini sa course en bas dans la cuisine. Elle était blanche comme du lait. Là, elle méritait son nom de petite blanche !

Après, les films de Dracula furent mis sur la glace pendant un moment.



Mes sœurs, mon frère et moi avions une certaine peur des inconnus. Quand on jouait dehors l'été et qu'on entendait arriver une auto sur la route, on se cachait pour que personne ne nous voie. Ma cachette préférée était l'entrée de la porte de la cave. On s'empilait là, à trois ou quatre, et on attendait que la voiture soit passée. Ensuite, on ressortait et on continuait de jouer comme si de rien n'était. Pour nous, c'était normal de se cacher et ce petit jeu a duré plusieurs années. Cette peur, que nous vivions comme un jeu, venait de notre crainte d'être séparés les uns des autres.

On est devenu un peu sauvages avec cette façon de faire. Je me rappelle un drôle de souvenir. À la fin des années 1960, le boulanger passait encore une fois par semaine pour vendre ses pains et ses gâteaux. Chez nous, c'était monsieur Lemieux. Un homme grand, avec un corps en forme de bouteille, qui intimidait ma sœur Sylvie. Elle figeait net devant lui et ne pouvait plus parler. Alors, quand il arrivait, elle allait se cacher au pied de l'escalier et me poussait pour que je lui demande ce dont nous avons besoin. Je le regardais du haut de ma petite et lui disais : « Cinq pains, s'il vous plaît, merci ! » Sylvie me félicitait ensuite de ma débrouillardise.

Ça m'a permis de comprendre que parler, et surtout être écoutée, était intéressant. Alors j'allais parler, et parler fort pour être vue.

Dans les semaines suivantes, j'ai commencé à faire des discours. Chaque dimanche, les sœurs de mon père et parfois des amis à lui venaient nous visiter. Tout le monde s'assoit autour de la cuisine et on finissait par former un grand cercle. Alors moi, je m'installais au milieu et je jaisais de tout et de rien. Je me retenais même de respirer pour ne pas que d'autres aient le temps de prendre la parole. Mes sœurs me taquinaient en me disant que je faisais tellement aller mes pauvres cordes vocales que les veines de mon cou sortaient et devenaient bleues. J'avais besoin d'être vue et entendue.

Le sentiment de rejet est très complexe. Je crois que ma principale quête, en parlant autant, était de me faire voir et de divertir. Très vite j'ai compris que ça rassure beaucoup de gens, car nombreux sont ceux qui croient qu'ils n'ont rien d'intéressant à dire. Le silence met souvent mal à l'aise. Mes tantes, qui venaient surtout voir comment papa se débrouillait avec sa trâlée, ne savaient pas nécessairement quoi lui dire. Elles voyaient bien qu'il était pris dans sa peine et qu'il trouvait la vie dure.

La fameuse phrase que tout le monde dit sans vraiment y penser, il l'a entendue souvent : « Ça va bien aller ! » Celle-là n'était pour ainsi dire pas trop de circonstance. Papa se battait entre le travail, sa peine et le manque d'argent. Et le manque d'argent allait le suivre longtemps, jusqu'à sa mort. On ne peut pas imaginer aujourd'hui avoir à payer les soins hospitaliers et les notes des médecins. C'était faramineux. Papa avait dû

emprunter pour les soins de maman et je crois qu'il a fini de rembourser 15 ans plus tard.

Je me souviens que chaque vendredi soir, notre père s'asseyait à table, sortait son portefeuille et comptait son argent. Ce n'était pas très long, car il n'avait pas grand-chose. Alors très jeune j'ai compris qu'il fallait trouver des sous et les lui donner sans qu'il s'en rende compte.

J'ai commencé à ramasser des fraises, pour gagner quelques piastres. Je me rendais à Saint-Charles en autobus. Il faisait chaud et les propriétaires nous avaient avisés qu'ils nous paieraient au rendement. Alors pas question d'en manger une. Je me dépêchais le plus possible pour amasser beaucoup d'argent. J'arrivais à gagner cinq à dix dollars par jour. Le midi, je mangeais un petit sandwich et hop ! je recommençais. Le soir, mon plaisir était de mettre mon argent dans le portefeuille de papa sans qu'il s'en rende compte.

Papa devait sûrement le remarquer, car les billets de 100 ne faisaient pas la queue là-dedans. Mais jamais il n'a dit quoi que ce soit. S'il m'avait dit « merci », il m'aurait enlevé mon plaisir. Et je savais, très jeune, que l'argent doit se partager. Je me rappelle que papa nous disait : « Partager, c'est doubler son bonheur ! » Il était philosophe, papa. Et il avait raison. Qui veut tout garder pour lui se retrouve les mains vides. De cela, j'ai fait souvent l'expérience dans ma vie. Alors, ouvre tes mains et donne tant que tu peux. Tu seras tellement heureux. Le bonheur, c'est d'aller vers les autres, et non de vivre pour soi.

Après les fraises, je me suis trouvé une jobine chez Armand Goupil, un voisin agriculteur. Monsieur Goupil était un vieux

garçon, comme on disait dans ce temps-là. Il avait une petite ferme pas loin de chez nous sur la côte avec un tracteur, que papa surnommait Teuf Teuf. Armand Goupil était un peu renfermé et ne parlait pas fort. Je le revois passer dans le rang avec son Teuf Teuf et s'arrêter pour parler à mon père. Papa s'approchait de lui, mais son tracteur faisait tellement de bruit et Armand parlait si bas que mon père ne comprenait rien. Tout ce qu'on entendait c'était : « Teuf, teuf, teuf... » Et papa qui faisait oui de la tête ! Je me dis maintenant qu'il aurait pu lui demander la lune que papa lui aurait fait signe que oui, car il n'entendait rien !

Mais je reviens à ma jobinette. Quand je voyais Armand ramasser les balles de foin, j'embarquais sur le voyage pour les placer du mieux que je pouvais. Je n'allais pas bien vite, mais je n'arrêtais pas. Tout l'après-midi, je plaçais des balles, et le soir, Armand me donnait cinq piastres, que je m'empressais de donner à papa. Que de beaux souvenirs ! Je me rappelle jusqu'à l'odeur de sa pipe. Tout un homme, cet Armand, un bon diable qui avait le cœur sur la main. Il a fini par se marier, mais n'a jamais eu d'enfant.

Avec tous ces travaux, je participais volontairement à l'économie de la famille, car j'avais découvert que pour être heureuse il fallait que les gens autour de moi le soient. Si je ressens, encore aujourd'hui, de la tristesse, de l'embarras chez une personne, j'essaie de faire quelque chose pour améliorer la situation.

Mon besoin d'être aimée s'est tranquillement mué en besoin de m'occuper des autres. Je n'ai jamais été une enfant qui ne pensait qu'à elle. Mon frère, mes sœurs et moi avons été élevés à regarder autour de nous si les autres allaient



# TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . .	9
Introduction. . . . .	11
Chapitre 1 - Le besoin d'amour. . . . .	21
Chapitre 2 - L'art de devenir une femme. . . . .	47
Chapitre 3 - D'amour et d'eau fraîche . . . . .	73
Chapitre 4 - À deux, on est bien, à plus, on est mieux. . . . .	93
Chapitre 5 - Sur le tas . . . . .	115
Chapitre 6 - Le verre à moitié plein. . . . .	145
Chapitre 7 - Moi, c'est Marthe . . . . .	177
Chapitre 8 - Le regard tourné vers l'autre . . . . .	193
Conclusion. . . . .	211
Remerciements . . . . .	215